

Robbert Welagen

ANTOINETTE

[fragment]

Traduit du néerlandais par Paul Gellings - paul.gellings@ziggo.nl

Devant l'entrée, sur la marche la plus haute de l'escalier de marbre, une petite fille est assise. Elle porte une robe blanche et elle a le visage ovale. Ses cheveux mouillés sont tirés en arrière à l'aide d'un diadème. Je lui donne une dizaine d'années : elle attend qu'on vienne la chercher. Ses affaires de piscine – une serviette humide, un maillot de bain et des claquettes – dans un sac à côté d'elle. Elle pose son menton sur ses genoux et regarde le début de l'allée, comme si elle se demandait : combien de temps ça va encore durer ?

Elle voit une voiture noire franchir le portail et se diriger lentement vers elle. Que pourrait-elle regarder d'autre aussi, dans ce décor stylisé ? Il y a un gazon, une allée et un pavillon sous les arbres. Et tout ceci est entouré par les montants d'une clôture gris foncé, au-delà desquels s'étendent les rues de Budapest.

Mon enfant aurait-elle eu cette apparence-là ? Dans des habits classiques, un peu ringards, pas tout à fait de ce temps ? Peut-être bien. Mais je n'aurais pas fait attendre ma fille si longtemps. À l'heure convenue, au moment de sa sortie, je me serais tenu prêt, portière de voiture ouverte. Voilà le père que j'aurais été – c'est tout au moins le genre que je m'attribue. Rêveries et désirs simplifient la réalité. Y manquent les caprices de la vie quotidienne : barrages routiers, rendez-vous prolongés.

La voiture s'arrête devant l'escalier, mais ce n'est pas la voiture qu'elle attend. Une femme en descend. Elle porte un chapeau qui couvre ses yeux d'ombre. Elle monte les marches à côté de l'enfant. Elles se saluent d'un signe de tête. La voiture qui l'a déposée s'éloigne. On voit le reflet vert de la voûte des feuillages dans la carrosserie noire. La voiture passe devant moi et disparaît derrière le portail.

Arrivée en haut de l'escalier, la femme tourne un instant la tête. Elle jette un regard scrutateur sur la fille, comme le font les gens anxieux, comme si c'était un acte irresponsable de la laisser attendre dehors. La femme entre et disparaît dans le hall d'accueil.

Dans le hall se trouvent des sofas confortables où des gens parlent à leur aise. Certains dossiers sont si hauts que, par derrière, on ne peut pas voir si quelqu'un y est assis. Le hall est également appelé le 'hall à boire'. Il y a une fontaine où l'on peut boire de l'eau thermale.

La fille aussi a passé un moment assise dans un sofa, comme j'imagine, balançant ses pieds au-dessus du dallage froid et décoré. Mais il y avait trop de monde. Les voix des autres résonnaient à travers l'espace. Elle est allée à l'extérieur, où règne le silence. Rien que le bruissement des arbres. De temps en temps une voiture qui avance dans l'allée. Chaque événement nouveau est annoncé largement d'avance.

Elle regarde l'allée devant elle, puis ses yeux errent sur le gazon, à gauche et à droite. À plusieurs endroits, des tuyaux sortent de l'herbe. Ils répandent de petits nuages de vapeur, provenant de l'eau qui a une température de 77 degrés et que l'on pompe d'une profondeur de 1.200 mètres sous terre. Par des après-midis d'été antérieurs – comme j'imagine de nouveau – elle était aussi assise sur les marches. Elle a déjà vu cet endroit si souvent, ses yeux glissent sur les arbres et les buissons, ainsi que les derniers rayons du soleil de cette fin de journée.

Un gamin d'une douzaine d'années a l'air d'attendre quelque chose aussi. Il repose à plat ventre dans l'herbe et lit une bande dessinée. Avoir un fils, qu'est-ce que cela aurait bien pu donner ? À côté de lui est posé un petit sac à dos qui renferme ses affaires de piscine mouillées. Des manches courtes de sa chemise sortent deux bras osseux. Le gamin est entièrement absorbé par l'histoire illustrée qui se trouve devant lui.

Je ne peux m'empêcher de penser aux parents de ces enfants : ils sont ailleurs mais demeurent attachés à eux par un fil invisible. Cette infinité de liens familiaux tissés à travers le monde.

La petite fille disparaît un instant derrière un couple qui monte l'escalier. Elle n'a pas suivi le couple des yeux, comme moi, car une voiture rouge arrive. Un homme en descend et ouvre les deux portières arrière. Dans une posture serviable, il se tient à côté de la voiture, comme s'il avait déjà accompli cette tâche maintes fois auparavant : une blague, il joue les chauffeurs privés dans un endroit chic. La fille se lève d'un air las. Le gamin qui lit ferme sa bande dessinée et se lève aussi. Son sac à dos à la main, il marche sous les arbres vers le taxi. Quelque chose dans leur allure trahit qu'ils sont frère et sœur.

J'entends le père, légèrement penché en avant, leur présenter ses excuses. Ils se glissent sur le siège arrière. L'homme ferme les portières, contourne la voiture et monte. Avec une lenteur d'escargot, la voiture se met en mouvement. Le gamin baisse la vitre à côté de lui. Quand il passe devant moi, je lui souris en lui adressant un signe de la main. Il ne répond pas à mon geste : il se décale vers le milieu de la banquette, le visage entre les deux sièges avant. Il parle à son père. Je pense qu'il lui demande s'ils peuvent aller plus vite, car au moment où la voiture s'engage sur la voie publique, l'homme accélère. Les pneus émettent un bref pépiement, suffisamment long pour qu'un sourire apparaisse sur le visage du gamin. Il se laisse tomber sur la banquette et continue, aux côtés de sa petite sœur, à lire sa bande dessinée.

L'escalier est vide et le gazon aussi. Le soleil brille sur le marbre, la lumière se reflète maintenant avec un ton un peu plus faible. Je détourne la tête et regarde les tuyaux qui dispersés sur le gazon laissent échapper de petits nuages de vapeur.

Je suis assis sur la terrasse du pavillon, sous les arbres, à mi-chemin de l'allée. Ce n'est pas une voiture rouge que j'attends. J'attends Antoinette.

Nous devons nous rencontrer à trois heures. Entre-temps, deux heures se sont écoulées. En attendant, il m'arrivait de lever la tête, pour contempler le soleil qui brillait à travers l'étoffe du parasol. La lumière changeait progressivement : le ciel bleu clair a fait place à une teinte plus opaque. Autour de moi de plus en plus de tables se sont libérées. Le serveur a débarrassé les tasses vides, les bouteilles et les soucoupes à pâtisserie. Mais moi je n'ai pas bougé et j'attends patiemment. Pour rassurer le serveur, j'ai commandé plusieurs fois un verre dans un hongrois approximatif.

Je ne me suis levé qu'une fois pour aller aux toilettes. C'était seulement pour briser l'attente que j'entrais dans le pavillon octogonal. Je m'imaginai qu'à mon retour Antoinette serait, comme par miracle, assise à ma table. Dans le pavillon se diffusait une musique en sourdine et derrière le bar se trouvaient des appareils chatoyants et des piles de verres. Je contemplais tout attentivement, pour que ma pause soit plus intense et plus grande encore la chance qu'Antoinette ait fait son apparition sur la terrasse à mon retour. Dans le petit bloc sanitaire, j'ai longtemps tenu mes mains sous le robinet et j'ai séché un par un tous mes doigts. J'ai longé le bar pour aller vers la sortie et dehors, j'ai senti de nouveau la chaleur poussiéreuse, sans le moindre souffle.

À un moment donné, j'ai cru la voir, à travers les barreaux de la grille, de l'autre côté de la voie publique. Elle était assise sur le bassin d'une fontaine. C'était Antoinette, j'en étais certain. Pourquoi était-elle là ? J'ai levé la main. Elle n'a pas levé la sienne, pas plus qu'elle n'a regardé dans ma direction. Instinctivement, je me suis à demi levé de ma chaise et je m'appuyais encore des deux mains sur les accoudoirs, lorsque soudain la vue sur la fontaine me fut dérobée par un flot de voitures et un autobus ; quelque part un feu de circulation avait dû passer au vert et recraché, en un seul élan, une longue file de voitures à l'arrêt. La vague s'est asséchée toute seule. Quand j'ai pu voir de nouveau l'autre côté de la rue, la fontaine était déserte.

Je me suis affalé sur ma chaise en espérant qu'Antoinette traversait la rue hors de mon champ visuel avant d'accéder au parc par le portail. Elle portait une robe couleur de menthe, l'élégance simple. Au bord de la fontaine, elle n'avait fait que nouer son lacet ou fixer la boucle de sa sandale ; elle avait marché vite, elle s'était dépêchée. À chaque instant, je pouvais voir ses jambes bronzées, entendre sa voix, sentir ses lèvres sur ma joue. Je sentais déjà – ou toujours – sa bouche chaude, comme le souvenir vivant d'un autre jour. Mon regard posé sur la façade des thermes, mes oreilles se tendaient pour capter l'approche de pas sur le gravier blanc. Mais ce bruit ne se faisait pas entendre.

Pour la troisième fois, le serveur vient me demander si je désire autre chose, et je dis oui. Sans y toucher, je laisse refroidir la tasse de café sur la table circulaire et au bout d'un moment, on me l'enlève.

Le fait de demander l'addition est le bouclage d'un événement qui n'a pas eu lieu, ce que je ne veux pas encore admettre. Je ne veux pas non plus quitter le parc, m'engager sur la voie publique et retourner à mon hôtel. Ne serait-ce que par un fil mince que je suis seul à maintenir tenu, je veux rester relié à cet endroit où – brièvement – a existé la possibilité de rencontrer Antoinette de nouveau.

Le rendez-vous, au demeurant, était simple. A son initiative, nous devons nous revoir. Sous les arbres de ce pavillon, près de ces bains, à trois heures. Elle voulait me voir et j'avais accepté. J'avais immédiatement dit oui. Bien sûr, il n'y avait aucune raison de douter : une rencontre avec Antoinette serait l'apogée de la semaine. Après cela, notre rencontre résonnerait encore des jours et des jours dans mon corps et ma pensée.

Je peux lui téléphoner. Son numéro de téléphone est noté sur un bout de papier et ce bout de papier se trouve dans mon portemonnaie. Elle m'a donné ce petit mot écrit à la main lors de nos débuts, à la manière d'autrefois. J'ai trouvé ça beau et j'ai gardé le petit mot, il présente, avec le temps, des lignes de pliage usées. Parfois je prends plaisir à le sortir et à le regarder. Je peux le faire et l'appeler, mais je ne le fais pas. C'est inutile. De toute façon, elle ne décrochera pas.

Deux heures se sont écoulées, j'ai patienté, elle n'est pas venue. Avec quoi remplir ce vide ? Parmi tous les gens, c'est Antoinette que je préfère voir. Chaque rencontre est unique et déborde d'une intensité qui me donne à comprendre ceci : ces moments sont uniques, aucun d'eux ne reviendra.

Le serveur pose un ticket enroulé sur la table devant moi et retourne à l'intérieur. Il éteint une rangée de lampes derrière le bar. La certitude que m'offrent cette chaise et cette table, le

soutien de ce pavillon dans mon dos, tout cela est aboli. À titre d'excuse, justifiant un séjour plus long ici, j'envisage, pris d'une légère panique, de dîner ici ce soir – un peu tôt mais pas excessivement – puis je me rappelle avoir déjà vu que qu'il n'y a point de menu du soir au pavillon.

Je regarde le portail ouvert, avec la rue derrière. Comme un refus tacite, je tourne la tête du côté opposé. Sans la petite fille et le gamin lisant sa bande dessinée, le gazon, l'escalier et l'entrée du hall à boire sont là encore.

Je n'ai pas de sac avec des affaires de piscine – nous n'avions pas l'intention de visiter les bains, pour autant que je sache, mais quelle intention alors Antoinette avait-elle eue à mon rencontre ? Pourtant, après avoir payé l'addition au serveur, je marche en direction de l'escalier.

Dans le hall d'accueil, tout est plus frais et plus sombre. Comme je me l'étais imaginé, un écho dominant engloutit les différents bruits. On dirait l'agitation régnant dans un hall de gare, mais les gens ici ont les cheveux mouillés et leurs sacs renferment des serviettes humides. L'après-midi touche à sa fin, c'est l'heure de rentrer à la maison.

À travers les fenêtres placées en hauteur, bien au-dessus de la tête des gens, tombent des banderoles de soleil sur le dallage. Quatre palmiers surgissant de pots monumentaux forment un rectangle à l'intérieur duquel sont disposés des bancs en bois : il manque une latte à l'un des sièges. Le hall n'est pas vraiment pimpant : le stuc présente de longues fissures, la rampe de l'escalier est dévernie à cause de toutes les mains qui y ont glissé et au sol on trouve quelques dalles disjointes, ici et là de petits morceaux ont disparu sous les pas des visiteurs. La fontaine de mon imagination, avec de l'eau thermale, manque également. Les sofas douillets ne sont pas de la partie non plus. Un guichet est là, pourtant. Derrière la vitre se tient une femme vêtue d'un polo blanc aux manches longues qui loue aussi des vêtements de bain.

Antoinette et moi, eussions-nous pris rendez-vous sur un banc devant une église, je serais entré dans cette église. Eussions-nous pris rendez-vous à la brasserie d'un musée, je me serais promené dans les salles. Parfois l'homme a besoin d'un endroit hors de l'ordre quotidien, un lieu de réconfort.

J'achète un ticket d'entrée et je loue une serviette, un peignoir, un maillot de bain et une paire de tongs. Les thermes sont ouverts jusqu'à dix heures ce soir et il y a plusieurs possibilités. Le *full service* inclut massage et dîner. Voilà le service que je choisis. Je veux partir le plus tard possible.

Je dois inscrire mon nom et la femme dit : « Vous nous réglerez en sortant. »

Elle me montre une pancarte avec un pictogramme : un téléphone traversé d'une diagonale.

« Pas dans le restaurant non plus, dit-elle.

- Tant mieux », dis-je.

Les affaires de piscine sont empilées sur ma main droite, légèrement soutenue par ma poitrine, comme un plateau, un trophée, une preuve qui justifie ma présence ici. Regardez, moi aussi je vais me baigner. Je ne vais pas tarder à me mettre à l'eau.

On peut se changer au sous-sol auquel on accède par un escalier large. La lumière naturelle et l'écho demeurent là-haut dans le hall. Le plafond est plus bas, le marbre a fait place à une pierre mate. La même sensation que sur un quai de métro : un monde souterrain, un système de corridors conçu par des êtres humains. Le monde d'en haut ne nous suffit pas, nous nous

insinuons parmi les taupes en y appliquant nos règles : les femmes sont séparées des hommes ici.

Au milieu du vestiaire sont disposés des bancs en bois et le long des murs se trouvent des casiers d'un jaune clair. Cet espace a été conçu pour des groupes, une grande affluence d'individus. Je compte quatre hommes, aux cheveux mouillés et luisants après leur douche et une peau un peu rouge, tous affairés à mettre leurs vêtements. J'ai envie de dire bonjour, comme au moment d'entrer dans la salle d'attente du médecin de famille, mais je me retiens en voyant les dos nus courbés et le combat avec les chaussures. Je salue pourtant un homme encore tout habillé qui entre dans le vestiaire après moi.

Je pose mes affaires de bain sur un banc. Je m'assieds, les mains sur les genoux et le dos le plus droit possible. On dirait que le banc déverni exige une posture correcte. Un décorum nouveau qui ne vaille que pour ce bâtiment. Ici viennent des gens qui savent qu'ils ont un corps ; ils vont l'immerger dans l'eau, froide et chaude, ils vont l'envelopper de bulles et de vapeur.

Je regarde les autres hommes. Peut-on voir à un homme s'il est père ? A un regard, un geste ou autre chose ? Que ce soit l'effet du hasard ou non, à cet instant-là, un homme fourre ses affaires de bain dans un petit sac à dos rose orné d'un arc-en-ciel. J'en ai un pincement au cœur. Je me représente une maison en désordre où il n'a pu trouver son propre sac et fini par attraper un sac à dos de ses enfants, puisque l'école ne les attend pas le dimanche. Le petit sac à dos sur l'épaule, il sort du vestiaire.

Je traîne un peu, espérant que les autres hommes s'en iront vite aussi. Tout à l'heure, j'enlèverai la chemise en toile de lin, le pantalon en coton et les chaussures à lacets en cuir que j'ai mises pour Antoinette et je poserai le tout dans un casier. Je porterai des tongs blanches et un maillot de bain. Je serai pratiquement nu.

Je déboutonne déjà la chemise qu'Antoinette m'a offerte. Une vraie Margaret Howell, avait-elle expliqué. Cette couturière britannique a la même passion solitaire qu'elle : ramasser des galets sur la plage. Je vois Antoinette devant moi, longeant le rivage, s'inclinant de temps à autre pour ramasser quelques galets. Elle aime leur surface lisse et sèche, elle les tripote avec ses doigts. Elle laisse tomber certains cailloux ; d'autres, couverts de petites rayures et de taches, et en beige, gris clair ou rose délavé, elle les met dans la poche de son manteau, et elle continue son chemin. À la maison, ses trésors obtiennent une place sur un guéridon et sur le rebord de la fenêtre.

A la fin de la vie d'Antoinette, qui surviendra à un moment arbitraire dans le Temps, tous les galets de sa collection pourront être remis à la plage. Voilà sa volonté. Elle n'aura rien consommé ni épuisé. Elle aurait seulement emprunté ces objets à la nature.